

NON ! NON ! CE N'EST PAS VRAI. Vous mentez. Vous n'avez pas cessé de mentir depuis votre reddition et votre bannissement. Vos lettres ? Un tissu de faussetés. Votre mémoire ? Des inventions, produit de votre malice et de votre fourberie ! Ne m'avez-vous pas accusé de vous avoir persécuté ? En protégeant votre famille, l'évacuant en douce vers la France ? En exemptant vos maîtresses de la flétrissure, à l'encontre des commandements de mon beau-frère ? Allons donc, persécuteur, moi ! Je n'ai pas... Oun ! Mon Dieu, j'étouffe. Mon cœur halète. Je l'entends battre avec force, cogner contre ma poitrine à la défoncer, épuiser ce qui me reste d'énergie. Je me meurs, dans le cours d'une mission que je n'aurai pas la chance de mener à terme. La chance ou la honte ? Mais... mais, qui êtes-vous ? Je vois des ombres et des fantômes partout. Des squelettes dégingandés qui me provoquent de leur danse macabre. Écartez-vous. Éloignez-vous. À moi, gardes ! À moi ! Personne à répondre à mon appel. Je suis seul. Désespérément seul.

Je n'en ai point pour longtemps. Une heure au plus à vivre. Tenir encore soixante minutes, le temps de me mettre en règle avec ma conscience, d'être en paix avec moi-même. En paix avec le Seigneur. Me pardonnera-t-il mes années d'errements quand, à l'exemple de Pierre, je l'ai renié pour embrasser la nouvelle religion de la Raison, mettant entre parenthèses le Dieu de mon baptême et de ma première communion, par qui les premières grâces ont béni mon existence ? Juste une précaution afin de me garder en vie. Pour la Révolution. Ai-je eu tort ? Au moment de paraître devant vous, je vous laisse juge de mes écarts. D'autant que je revendique le droit à la repentance. Pardonnez-moi, Seigneur. Faites qu'à l'instant de me présenter aux pieds de votre trône, je reste égal à toujours qui j'ai voulu être. Fidèle à l'amitié. Fidèle au devoir. Fidèle à mes convictions même au prix de ce reniement pour lequel je sollicite votre indulgence. Humblement. Fils de la Révolution, je n'avais pas le choix. Entre l'expérience définitive de la guillotine et l'épreuve d'un renoncement forcé à ma foi. Je sais, Seigneur, que vous comprendrez. N'avez-vous pas exempté Pierre des rigueurs de votre courroux ? Encore une fois, je vous deman... Ocq ! Ocq !

À nouveau cette sensation d'étouffement. À croire que ma vie me remonte subitement à la gorge pour s'arrêter là. Et s'achever. Aussi pathétiquement qu'elle avait commencé dans les souffrances et les gémissements de ma mère au moment de la délivrance. Lors, le temps commençait. Une histoire aussi. La mienne dont

personne n'avait prévu le cours. Sinon vous, Seigneur, qui la cassez aujourd'hui sans rémission. Plus bêtement qu'elle n'avait débuté, loin de tout ce que j'ai aimé. Loin de cette douce France dont les paysages aux contours maintenant flous apportent une consolation à mon agonie. Puisse-t-elle sous l'autorité du Premier consul retrouver l'éclat de sa glorieuse histoire. Puisse-t-elle, ensemencée du sang de ses soldats, porter l'étendard de la liberté jusqu'aux confins de cette Europe des tyrans, oppresseurs des peuples, fossoyeurs des vertus citoyennes. Contre les droits des rois, proclamer partout le droit des peuples. Installer l'homme dans la dignité de son être.

Sornettes ! Des discours creux. À flamber mon existence des plus folles illusions. Je m'aperçois que ma vie n'aura été qu'un leurre. Chaque fois que j'aurais dû l'assumer je me suis contenté de me préserver de son fardeau en laissant des éléments en dehors de moi décider d'elle à ma place. La Révolution ? Cocardièrément. Bonaparte, de façon insidieuse. Et Pauline ? Coquettement. Perversement. Oh, mon Dieu ! Pauline ! Pauline ! Je suis passé à côté d'elle, me persuadant que je courais après ma chance, pour m'apercevoir trop tard que cette chance n'avait d'autre avenir que celui que je lui aurais réservé. Sur les champs de bataille de l'Adige et du Rhin ? À l'armée d'Italie ? Dans les gorges du Tage ? Sur les traces du général Bonaparte ? Dans le lit de sa sœur, Pauline la bien-aimée mais qui si mal m'a aimé ? Qu'eût été sa vie si je n'avais pas été soldat ? Certainement nous ne nous serions pas rencontrés pour

accoupler nos deux jeunesses. Nos inexpériences de la vie. Nos deux solitudes. J'ai beau traîner mes bottes dans la boue, dans le sang des champs de carnage, j'ai beau trousseur, souvent par le viol, des jupes apeurées sur les affûts de canons encore fumants, rien ne me préparait à ce destin qui ne sait point faire la part entre la splendeur de l'amour, les grandes et les petites misères du bivouac. Rien ! Pas même le désir. Ni l'ambition. Oui, j'ai couru après ma chance. Chaque fois que j'ai cru la tenir, je me délestais d'une part du destin, celle qui n'appartient ni aux rêves ni aux illusions. Très vite j'ai appris à regarder la vie en face pour avoir trop souvent vu la mort de près. J'ai appris à être réaliste parce que précisément les dures réalités de la guerre me livrent sans regret à la cruauté du monde. Pouvais-je rêver, sans être dément, sur les hommes et les femmes que la mitraille fauchait par dizaines, par centaines, dans un effroyable magma de chair broyée, torturée, ensanglantée ? Pouvais-je avoir des illusions sur ceux qui, pour des prétextes n'ayant souvent rien à voir avec l'honneur de la France, mais bien avec des intérêts contraires à ceux des Anglais, des Russes, des Prussiens, des Autrichiens, nous envoient allégrement à la mort, sur un ordre bref, avant d'aller sabler le champagne sous les regards admiratifs de courtisans zélés ? La guerre m'a forcé à être lucide. Pis, à être cynique. Soldat, je n'ai pas d'état d'âme. Politique, je me suis gardé d'avoir des scrupules. De cela, mon Dieu, dois-je me défendre ? Oucq ! Ouncq ! Acq ! Acq ! Seigneur, ayez pitié de mon âme.

Cette part du destin dont l'instant, chargé de silence et de ferveur, ou au contraire de bruit et de violence, me déchargeait, était-ce la meilleure part ? Il est trop tôt pour le dire. Trop tard aussi pour y croire. Néanmoins, je me console de savoir que dans cette tragédie qu'aura été une bonne portion de mon existence, j'aurai tenu mon rôle avec la réserve convenant à la mission dont le Premier consul, mon beau-frère par l'autorité de la loi, m'avait chargé. Avec réserve, dis-je, surtout avec le courage qui sied à un soldat. Aïe ! Voici que la douleur irradie dans mon ventre, agresse ma poitrine, vrille mon dos. Insupportable ! Que je tienne encore une heure ! Raconter mes démêlés avec ce général nègre qui par les moyens les plus ordinaires et les plus odieux a tenté de jeter l'opprobre sur mon nom. Tout raconter. Avec l'espoir que l'histoire m'absoudra. À me rendre justice des calomnies du général citoyen Toussaint. Dans ma carrière de soldat, pour les besoins de la France, plus particulièrement ces derniers mois pour ceux de la politique du Premier consul, j'ai servi avec réserve et, je le répète, avec courage. Plus encore avec dignité. Jamais elle ne m'a été autant nécessaire pour affronter l'adversité du climat de Saint-Domingue. À cette mort stupide dans un lit trempé de sueur (j'ai la certitude d'avoir rendu d'abondance l'eau de mon corps), j'eusse préféré tomber, en pleine bataille, sabré par un uhlan autrichien et, le ventre ouvert, voir mes viscères s'échapper de mon abdomen dans le chuintement sinistre de la mort. Fléchissant alors lentement les genoux, avant de m'affaisser en un dernier spasme d'agonie, entendre le